

## Pour Guillaume Apollinaire

Je n'ai pas revu ton visage.  
Le front seul.  
Les Chrysanthèmes de novembre, odeur de terre,  
Cachaient l'uniforme.  
Les toiles rutilantes étaient paisibles comprises de toi,  
aux murs.  
Dis, la littérature, te rappelles-tu ?  
Une forme étroite sous les Chrysanthèmes.  
Silence dans le carré de la chambre.  
Mais au-delà  
Avec des cris et des sanglots  
Les murs suaient les secrets de ton cœur.

Un crucifix sur ton visage.

Fernand DIVOIRE

10 novembre 1918

### A Guillaume Apollinaire mon ami.

J'ai mis un crucifix entre ses doigts glacés, j'ai disposé, sur son corps, le bel uniforme dont il était si fier ; j'ai placé, au-dessus de sa tête meurtrie, le képi neuf à deux galons qu'il eût été si heureux de porter ; j'ai épinglé maladroitement sur sa vareuse parce que mes mains tremblaient et que mes yeux pleuraient — sa croix de guerre . . . . .

Je le regardai.

Qu'il était beau dans la mort, avec une grande expression de noblesse et, en même temps, un air si fin, si spirituel, presque ironique ! Il semblait dire : « Ne pleurez pas, mon amie Louise. Voilà, je suis mort ! Mais ce n'est pas du tout ennuyeux d'être mort. C'est au contraire très intéressant. C'est très curieux. Déjà je découvre l'envers des choses. Tout est neuf dans la Mort, bien plus que dans la Vie. C'est un grand champ inexploré..

Oui, il allait développer un de ces brillants paradoxes où il ne supportait pas de réplique et qui se terminaient souvent par un éclat de rire.

Ah ! ce rire ! son beau rire joyeux que nous n'entendrons plus jamais ! . . .

Dans la pièce voisine, sa pauvre veuve sanglotait. Quelqu'un apporta des fleurs, des roses que je plaçai sur le fond bleu horizon de son uniforme ; une autre, une gerbe de feuillages. Des feuillages de la forêt d'automne !